

Louis Dalla Fior

Le toit de la baleine Christophe Colomb

« (...) On eût dit plutôt une sorte de narcose de l'esprit comme en sait provoquer l'insistance de la tempête; l'attente d'une catastrophe interminablement imminente. »

J. Conrad, *Typhon*.

1. *Le jugement de la mer*

Quelle autorité plus grande, plus constante et attendue que la mer ? Elle arrê-
tait, hier encore, la longueur du sol des nations. (Les vastes étendues de continent
jouissent du nom de *mer intérieure*.) Son apparition annonce des confins. Il n'y
a pas plus grand qu'elle. Sa masse est unique et elle ne se transforme pas. Les
métamorphoses lui sont inconnues : les saisons ne l'expriment pas et elle n'est pas
une société. Elle ne perd jamais sa forme ni son débit, bien qu'il lui arrive de gros-
sir. Elle garde sa cohésion, sa densité, son intégrité.

Cette fosse, que comblent les eaux sans repos, retient facilement les hauteurs
de là-haut. Elle ne se cache pas pour refaçonner ses bords.

Océan, sa justice est universelle : nous pouvons tous être portés par elle et nous
y abîmer. Générosité quasi sans fin aussi que toutes les pertes et tous les oublis
(comme les taches du soleil). Depuis toujours elle sépare les grandes causes tuées
ou remuées par l'agitation ou la sieste des continents. Elle augmente le singulier
degré de hantise chez l'homme ; tous les peuples — y compris ceux qui ne la virent
jamais — parlèrent de la mer sur la corde des sentiments extrêmes : légendes et
vieux récits. Les stances très humaines du récit pélagique parlent soit d'une île,
soit d'une embarcation. L'errant n'appartient qu'à une terre peuplée ou à un site
urbain. Un périple ne résulterait donc point d'une errance puisque, sans route
aucune, il ne cessait de trouver la sienne.

La mer n'est jamais sereine (ou dormante) sinon apaisée ou quète : *Mene salis
placidi fluctusque quietos*, Virgile, *Enéide*, livre V.

Pour juger il n'y a guère plus adulte ni plus fort qu'elle : le feu et l'incendie
ne peuvent la détruire. Malgré l'afflux des fleuves taurins et l'opinion du vent,
son état ne se modifie qu'à peine. Nulle quantité ne la capture ; et on la devine
sans fond. Enfin, l'étendue atlantique ne fut pas civilisatrice.

— L'île océanique : elle n'appartient ni à la terre ni à la mer. Sa frontière de
bord avec la mer fait qu'elle soit un monde à l'écart (mais non un terme). Son

univers peut se comparer à un puits. Sur une île, les passions comme resserrées se font violentes.

2. *Les éléments*

Le bruit

Rien ne réussit vraiment à couvrir le bruit de la mer qui brasille, dont les voix sont nombreuses et confondues : une clameur ou un murmure. Deux retentissements se distinguent, celui de l'écume puis la claque sourde de la vague sur le sol. L'oreille interne sait comment retenir cette rumeur.

Les vagues

En haute mer, le mouvement des vagues et des particules d'eau est circulaire. En arrivant sur la côte, il devient elliptique jusqu'à devenir quasi rectiligne (l'effet d'une chaîne raidie qui se rompt). Sur la côte, le fond joue le rôle de frein du mouvement des particules fluides ; aussi la partie supérieure de la vague se propage à une vitesse au moins deux fois plus grande que la partie inférieure. Les crêtes aggravent leurs pointes et la courbure des flots augmente. Extremum atteint, la vague se rompt.

Il faut distinguer le mouvement de la vague du mouvement circulaire — ou elliptique — de l'eau au travers de laquelle se propage la vague. Sur les crêtes, l'eau se déplace dans le même sens que la vague, tandis que dans les creux elle se déplace en sens inverse. Si la pente de la vague est trop grande ou qu'elle se brise sur un rocher, de l'écume se forme. Cet événement remplira le creux de nos songes.

Le champ de blé agité par le vent, où il y a ondulation mais non déplacement, offre une bonne analogie de la houle en navigation hauturière.

Le vent

Sa force est d'abord une direction et une information. Le vent n'a pas de forme visible mais entretient sa propre manie d'en donner. Il enveloppe ou dérobe et s'introduit partout. Lui aussi compte sur une voix au vaste registre.

On ne sait vraiment où il a commencé ni où il finira. Ses courants sont capables de soulever une énorme masse d'eau. Il agit directement sur tout corps debout. Le volucraire et l'herbier de la planète ressentent particulièrement son action.

Les nuages, les oiseaux

Les nuées, les nuages sont des formes et franges constamment en évolution. Le soleil les rend glorieux. Ils avancent dans une direction unique, selon la vitesse du vent. Hauteurs, leur couleur et amoncellement indiquent le temps à venir ; puis ils le confirment. Parfois leurs ombres mêlées passent longuement sur la mer. On peut les observer des heures durant car les figures n'y sont pas absentes, qui donnent des informations.

Les oiseaux marins forment une population d'individus solitaires. Ils ne se parlent ni ne se répondent. Puisqu'ils ne branchent pas, le chant leur est inconnu. Leur avidité — et le manque de végétation — fait qu'ils ne volent jamais très haut (un vol sans équivoque devant l'abondance maritime). A vivre ainsi au seuil, les mouettes semblent être les gonds d'un vieil accès.

Les étoiles, les constellations

Pour les voir il faut attendre qu'une totalité cesse. L'étoilement du ciel est une intensité, une pure position et multitude discernable. Malgré leur scintillement, qui nous fait croire qu'elles menacent de disparaître, les étoiles reviennent avec exactitude et fidélité. On peut les emporter avec soi. Forme facile à représenter, donc structure, elles servent au calcul géométrique qui les singularise. Songe d'archiviste. A les joindre par des droites, la lecture permet l'analyse et la figuration. Leur nombre est quasi infini à l'œil nu (les constellations ne sont pas un lieu de confusion mais de concentration). Malgré les diagrammes, leur mouvement demeure invisible. L'homme, réparti dans les deux hémisphères, ne leur montre aucune hostilité. Elles peuvent figurer une sorte de perfection si la toile nocturne est pure.

La pluie

Verticalité et densité. En tombant, elle touche notre corps sans le meurtrir ; l'aveugle en a donc une perception complète. Sa durée semble parfois interminable, mais sa forme initiale explose au moindre contact. Son comportement manque de discernement. Le bruit de sa chute rappelle à l'homme la nécessité d'un toit ; l'être assoiffé l'invoque.

La tempête et les hurricanes

La grandeur de ce phénomène est telle qu'on la répertorie. On lui donne un nom. Il est l'exemple de l'énergie dévastatrice : il répand la puissance au lieu de la recevoir.

L'immersion et la peur ! La première transite les moyens du corps, la seconde le suspend. A peine si attendre leur fin définit l'attente, une attente exterminée : une durée de décédé, — on n'en voit pas le terme. Tout marin survivant à cet excès d'inspiration peut se dire ressuscité : la mort lui était *interminablement imminente*, selon l'expression de Conrad. Et Christophe Colomb en trouva lui-même une image exacte : « Car jusqu'alors la mort n'avait pas desserré un seul instant ses bras autour de moi. » (Lettre au pape Alexandre VI.)

Jeudi 14 février 1493. La *Pinta* et la *Niña* dans la terminaison extratropicale d'un cyclone.

Correspondance du 7 juillet 1503, l'Amiral réussit à décrire une tempête :

« (...) Arrivé à quatre lieues, la tourmente revint et me fatigua tant tellement que je ne savais plus de moi. Ici se raviva par la mer la plaie. Neuf jours je suis allé perdu sans espoir de vie. Jamais yeux ne virent la mer si haute, laide et faite écume. Le vent n'était pas pour aller de l'avant, ni ne se prêtait pour courir vers quelque cap. Il me retenait là sur cette mer faite sang, bouillant comme une chaudière sur un grand feu. Jamais le ciel n'a été vu si effrayant. Un jour plus la nuit il brûla comme un four, et jetai de telles flammes avec sa foudre qu'à chaque fois je regardais s'il ne m'avait pas emporté les mâts et les voiles. Elles venaient avec une si grande fureur et si effrayantes que nous croyions tous qu'elles allaient faire fondre nos navires. Pendant ce temps, jamais l'eau du ciel ne cessa, si cela s'appelait pleuvoir ! plutôt dire que grondait un second déluge. Les gens étaient déjà tellement exténués qu'ils souhaitaient la mort afin de sortir de tant de martyre. »

Le bateau et le marin

Le nageur est livré à l'action de ses seuls mouvements. L'homme qui marche se rassure d'entendre les coups de son pas régulier sur le sol (mais dès que le corps glisse on doit compter sur ses mains). Le marin, lui, n'a d'autre invocation que celle de la résistance précaire d'une construction solitaire. Aussi un bateau peut-il être célébré, chéri et supplié. Sa trace d'écume sur la mer est vite effacée ; lui qui, à tire d'ailes, s'aiguise bref, et dans le péril, sur les lames ou contre-lames noires, lugubres, vertes et lisses.

Le marin est un enrôlé. A bord, les ordres sont perçus par tout l'équipage ; du moins celui qui les donne est vu d'en bas, — et, immobile, il est le maître. La suite d'ordres redouble en quelque sorte le temps de promiscuité forcée qu'un code d'honneur tacite régimente. Le temps de l'effort (fatigues hallucinantes) et le temps de désœuvrement (l'espace immesuré, vide et oisif) se partagent la conscience d'une durée nette d'existence : la servitude de la mer. Le flot lui donne un silence mais ce n'est jamais une promesse de société. L'étendue en présence l'oblige à l'amour du détail ; les lenteurs de l'embarcation permettent au navigateur une lecture obligée des formes de même origine, et favorisent l'espoir de leur compréhension. Jamais rien ne lui vient soustraire la ligne d'horizon : parfois une contemplation jusqu'à la lassitude du cerveau. Le corps avec ses positions crée pratiquement l'unique mince surface d'ombre. Certes ciel bas et grain noir au-dessus et bateau presque chaviré enténébrent le plancher miroitant, noyé aux trois quarts. La paroi vertigineuse d'une falaise, soudain traîtreusement changée en lame écumante puis rafale sans merci, crue qui frappe l'avant, couche le pont, aligne les mâts sur l'horizon gris, rabat le navire sous le vent, brûle les paupières mieux que le décès de sa propre mère ; où les os se heurtent mieux que dans un cercueil ; où les membres à demi nus, agrippés des ongles aux interstices des planches du pont crient encore, tête sous l'eau ; c'est l'effroi de ce moment où tout deviendra muet. On devine aisément la primauté du regard chez les gens de mer. Hommes si souvent aveuglés.

3. La navigation atlantique à la fin du XV^e siècle

Matériels et cartes

A la navigation à l'estime, les expéditions lusitaniennes ajoutent celle astronomique : quadrant et astrolabe nautique, cela afin de déterminer la latitude des côtes atteintes, — tables alphonsines et manuel de l'astrolabe d'Abraham Zacuto¹. La mise au point de la boussole marine permet de tracer des rumbes sur les cartes dont la fabrication s'intensifie grâce aux ateliers tenus par des Génois et des Catalans, encouragés par la Cour de Lisbonne. Les caravelles et naō (nef) utilisent et les voiles latines (triangulaires) et les voiles carrées. Tel fut le cas de la *Pinta* et de la *Santa Maria*. Le gouvernail d'étambot rend possible la navigation hauturière. Toutefois, selon Pierre Chaunu : « la navigation est presque aveugle, pas de prise sur la longitude, une prise médiocre sur la latitude² ». Seule la connaissance des vents et des courants — le métier des pêcheurs de la Méditerranée — garantit le savoir-faire, entretient encore le souci vital du navigateur.

Les routes et les îles

Pierre Chaunu : « L'espace atlantique de la navigation à voile se divise en trois parties très inégales sur nos cartes plates : de la péninsule ibérique jusqu'au premier chapelet d'îles, les Açores au Nord, puis Madère, les Canaries, l'archipel du Cap-Vert au Sud, la Méditerranée atlantique ; de ce premier chapelet d'îles aux Antilles, le "golfo" immense, disproportionné ; des Antilles à la côte du continent américain, la Méditerranée américaine. » Tant à l'aller qu'au retour, la route du trafic restera — jusqu'à la fin du XVII^e siècle — celle découverte par Colomb lors de son premier voyage : deux courbes enveloppe en amande, forme à pôles. L'aller par le sud oblige une escale aux Canaries, puis aux Antilles orientales, Haïti et Cuba. Le retour, pris dans les enroulements de serpent de l'hurricane, passe par les Bermudes puis les Açores.

— La découverte d'une terre continentale, d'une contrée, semble comme repoussée et augmentée : mouvement d'expansion et de propagation (champ et commerce). La découverte d'une île gît presque aussitôt dans le désir d'en longer le bord unique : mouvement de récupération et d'étreinte (l'île au trésor). Or, si l'office d'une vie fut de découvrir, retrouver des îles, quelles dispositions et tournure d'esprit cela ne manqua-t-il d'imposer au navigateur ? Terre ferme quittée, les formes du savoir figurent un archipel ; et la pensée conclut une attitude.

Le globe

Déjà Erastosthène donnait un calcul quasi exact de la circonférence de la terre³, dont la subdivision en 360° sera effectuée par Hipparque de Rhodes. La carte marine deviendra un outil avec Marin de Tyr d'après lequel Ptolémée dessinera, sur sa mappemonde, les quatre parties du monde : Europe, Asie, Afrique, c'est-à-dire l'œcumène⁴, puis les *terrae incognitae*. Le XV^e siècle traduira abondamment les traités ptoléméens. Le traité *Sphaera mundi* du moine anglais Sacrobosco (Jean Hollywood, professeur à l'université de Paris pendant la première moitié du XIII^e siècle) inspire toujours les cours des Universités. En fait, il faudra attendre la projection de Mercator (XVI^e siècle) puis la projection conique de Lambert (XVIII^e siècle) pour posséder une science cartographique.

Les esprits lettrés sont convaincus qu'un accès direct à Cataye (Chine du Nord) est possible avec la traversée de l'Atlantique⁵. L'Extrême-Orient atteint par l'ouest occupe l'âme insatisfaite — le récit de navigations atlantiques est un viatique tombé des nues. Comme on ne voit pas la terre tourner, l'agitation intellectuelle se nourrit de savoir si les régions australes acceptent un peuple la tête en bas. Par ailleurs, les pêcheurs de Bristol informaient déjà sur les contrées septentrionales, renforçant le désir de compléter la terre puis le monde.

NOTES

1. En outre, Colomb et ses frères possédaient l'*Almanach perpetuum cuius radix est annus 1473*, du même auteur, ouvrage publié en 1496 et traduit de l'hébreu par Joseph Vizinho (navigateur portugais, ami de Christophe Colomb). En fait, Colomb utilisait alternativement les calculs de Ptolémée et ceux de Martin de Tyr, cf. Varela C., *Textos y documentos completos. Relaciones de viajes, cartas y memoriales*, Alianza editorial, Madrid 1989, p. 287 note 1.

2. Cf. Chaunu P., *Séville et l'Amérique*, Flammarion, Paris, 1977.

3. Une apostille écrite en latin par Colomb, en marge de son exemplaire de l'*Ymago mundi* de Pierre d'Ailly (cf. Varela C., *op. cit.*, p. 10) nous renseigne sur son relevé des distances : « J'ai noté qu'en naviguant avec fréquence depuis Lisbonne jusqu'au Sud, en Guinée, j'ai observé avec diligence la route, comme le font les capitaines et marins, puis j'ai pris plusieurs fois la hauteur du soleil avec le quadrant et autres instruments, et j'ai trouvé que cela concordait avec Alfragan, c'est-à-dire qu'à chaque degré correspondaient 56 milles plus 2/3. Aussi il faut avoir foi en cette mesure. En conséquence nous pourrions dire que le périmètre de la terre au cercle équinoxial est de 20 400 milles. La même chose trouva maître José [Joseph Vizinho], physicien et astrologue, et plusieurs autres envoyés dans ce but par le sérénissime roi de Portugal. Et ceci n'importe qui peut s'en rendre compte en mesurant avec les cartes de navigation, en prenant les mesures de Nord à Sud à travers l'océan, en dehors de toutes terres, en ligne droite, ce qui peut bien se faire en commençant d'Angleterre ou d'Irlande en ligne droite jusqu'au Sud jusqu'en Guinée. »

4. Signalons ici l'influence, vers les années soixante, sur la plupart des intellectuels et universitaires latino-américains, de deux ouvrages d'Edmundo O'Gorman, *La idea del descubrimiento de America*, Mexico, 1951 et *La invención de America* (el universalismo de la cultura de Occidente), FCE, Mexico, 1958. L'auteur y développe la thèse que le continent américain n'a pas été découvert mais inventé. (La critique des concepts et l'exigence herméneutique conduiront l'analyse développée en deux parties : « La invención geografica » et « La invención historica ».) Découvrir quelque chose suppose l'existence d'un être-en-soi, inventer serait donner un être-en-soi à une chose imprévue et imprévisible, ici pour la vision médiévale de la terre (l'œcumène). El *allazgo* n'obtient sa signification qu'à l'intérieur d'une vision admise du monde. Car « quand et comment apparaît l'Amérique dans la conscience historique occidentale ? », « Comment la pensée européenne a dû s'inventer un *ente* géographique — America — et par là-même opérer l'attribution d'un être dans l'ordre géographique à des terres, et non plus dans le seul ordre théologique par exemple. Quelle est alors l'image du monde ? 1. Système géocentrique de l'univers, terre immobile et sphérique au centre du globe cosmique. 2. On connaît à peu près la dimension de la sphère terrestre et cela malgré des opinions diverses. 3. La terre entière ne se conçoit pas comme domicile naturel de l'homme. En elle se loge, hémisphère nord, et en occupant une certaine superficie, l'œcumène, monde habitable et habité dont les limites sont postulées théoriquement comme celles d'une île. 4. On admet l'existence d'autres terres inconnues et possiblement habitées, mais faisant partie « d'autres mondes » (cf. Strabon). Sorte de monde lunaire. 5. L'Asie est le lieu où se trouve le Paradis terrestre.

Cette image du monde établira la scène de l'évène-

ment et l'horizon de signification du fait américain. Pour Edmundo O'Gorman, Christophe Colomb cherche une preuve empirique à sa croyance : celle d'atteindre la côte asiatique. Les coordonnées — latitude et longitude — de la terre trouvée constitueront pour l'Amiral moins une erreur qu'une confirmation. Colomb rencontre une île et « suppose que cette île appartient au continent asiatique ». Aussi « sommes-nous, par conséquent, devant une supposition, mais devant une supposition *a priori*, parce qu'elle ne s'appuie sur aucune instance empirique, sinon dans l'idée préconçue que les terres qui apparaissent ne pouvaient être autrement qu'asiatiques par la simple circonstance d'être apparues à l'endroit même où elles apparaissent. Plus loin, « la supposition de l'Amiral n'est que l'opération par laquelle l'on donne un être à un existant jusqu'alors inconnu par une image du monde, en attribuant un sens à cet existant à l'intérieur du cadre de signification de cette image. »

Il faudra attendre Martin Wadseemüller, *Cosmographie introductio* (1507), malgré la rapide diffusion — dès juin 1493 — de la *Lettera della isole che ha trovato il re di Spagna* (traduction romaine puis florentine des éditions espagnoles de la lettre de Colomb à Luis de Santagel, du 15 février 1493), pour saluer la naissance du concept de quatrième continent, continent nommé *America* au lieu de *Terra Sanctae crucis* ou *Sive mundus novus* (cf. mappemonde de Ruysch).

Puis O'Gorman de conclure : « ... Ces considérations montrent alors que l'être attribué à America (déjà l'on peut et l'on doit mentionner ainsi cet existant-là) comme « quatrième partie du monde » n'est rien d'autre que le mode d'énoncer la possibilité du sens que cette expression doit avoir dans la nouvelle image du monde qu'elle-même a suscitée. De même que l'attribution de l'être asiatique a servi de pont afin que les nouvelles terres puissent apparaître, dans l'enceinte de la vieille image du monde, comme un continent imprévisible en attente de se remplir d'un contenu spécifique, de même avec la réalisation de cette opération qui, précisément, consista à concéder à ce continent le sens de « quatrième partie du monde », cette attribution d'un être a servi de pont afin que les nouvelles terres puissent apparaître comme un *ente* constitué déjà en être, mais ouvert, à son tour, à la possibilité d'acquiescer le sens qui lui correspond à l'intérieur du cadre de signification de la nouvelle image de la réalité. »

Cette thèse dont les arguments et leur idéation réanimaient la question de l'identité et idiosyncrasie sud-américaine (ajoutons les événements de Cuba) fut l'occasion d'une polémique menée par Marcel Bataillon in « L'idée de la découverte de l'Amérique chez les Espagnols du XVI^e siècle (d'après un livre récent) », *Bulletin Hispanique*, LX, n° 1, 1953, Bordeaux, p. 23-55.

5. Voir la subtile observation de Varela C., *op. cit.*, p. 12, documents 9 à 12, sur l'apostille colombienne : « J'ai noté que le règne de Tarsis se trouve à la fin de l'Orient, à la fin de Cataye... Consulter le livre 3, chap. 9 des Rois... et Nicolas de Lyre... et cet auteur Pierre d'Ailly... et le traducteur de Ptolémée et consulter nos feuilles de papier où se trouve la sphère... Toutes ces choses nous les avons mot pour mot dans les papiers. » Varela en déduit que l'existence de ces papiers est en fait le corps d'un ouvrage projeté par Colomb lui-même. Celui-ci comprendrait le dessin effectivement d'une sphère, des témoignages sur Tarsis, la citation complète de la traduction latine de Joseph. En outre, ces pages contiennent la lettre de Toscanelli à Martins et le comput de la création du monde selon les Juifs.